

Grands-mères

MELARA MVOGDOBO

Ma mort

Ma mort est proche, je la sens. Je l'entends aussi. J'entends ce que murmurent les voix étouffées. Elles pensent toutes que je n'entends rien. Ça fait peut-être des jours que je suis là dans ce lit où les infirmières et leur zèle m'ont fichue, à regarder le plafond d'un œil aveugle sans bouger, mais ça ne veut pas dire que je ne sens pas la mort qui vient. Elle vient d'en bas. Elle s'est insinuée dans mes pieds, et à présent elle remonte, lentement mais sûrement à ce qu'il me semble. Elle n'est pas pressée. Elle est sûre de son coup, sûre de sa prise. Et elle a raison. Où pourrais-je aller? Où m'enfuir? Ma vie est vécue. L'acte est accompli. J'aimerais y réfléchir encore un peu. Et puis ce sera bon. Vous voyez, disent les infirmières de leur voix douce, là, sur les pieds de votre mère, les premières taches de la mort. Elle est en train de partir. Je n'entends pas ma fille. Peut-être qu'elle pleure. Sans doute que non. On n'est pas tellement du genre à exposer librement ses sentiments dans la famille. Pas la tristesse, en tout cas, et certainement pas la joie non plus. La colère, peut-être. Mais la colère a toujours été plutôt l'affaire des hommes.

Pluie

Voilà un bon moment que je suis assise devant la grande fenêtre du salon à regarder les gouttes tracer inlassablement leur chemin sur la vitre. Et le bruit mat et mou qu'elles font en s'écrasant sur le verre. Autrefois j'aimais la pluie. Au Cameroun, la pluie s'abat sur la ville de toute la force de sa nature. On n'a pas d'autre choix que de s'y soumettre. La vie s'arrête. Les gens courent se mettre à l'abri sous les auvents, les stands du marché sont repliés en deux temps trois mouvements, et les voitures deviennent des bateaux à moteur qui font gicler des fontaines derrière eux. Et puis les voitures finissent par abandonner elles aussi, elles s'immobilisent sur place en attendant que ça passe. Elle a ça de bon, notre pluie. Elle a un début et une fin. Après peut-être une demi-heure, une ou deux heures tout au plus, c'est passé. Le soleil sort de derrière les nuages. Les sols fument. Et tout sent terriblement bon la vie. Ici en revanche, dans ce petit pays riche, la pluie est devenue ma pire ennemie. Ici, on se réveille le matin avec la même pluie qui nous avait mises au lit la veille. Pendant des jours, des semaines. Ça n'en finit plus. Tout est gris, froid et triste. Je ne veux pas être ingrate. Je sais tout ce que ma petite-fille a fait pour moi. Au début, j'étais absolument fascinée par ma nouvelle vie en Suisse. Mais quelle merveille, je me disais, une vie en Europe, aux côtés de ma petite-fille tempête! Et surtout: une vie sans LUI. Mais voilà, près de trois ans plus tard, je me meurs de revoir la terre rouge de ma ville.

Assez!

Je me souviens très bien du moment où j'en ai eu ma claque. Comme si c'était hier. Il a crié et il a geint toute la matinée. Rien ne lui convient. Quoi que je fasse, ça ne va pas. Tout à l'heure, quand je lui ai apporté son café au lait avec la double dose de lait condensé, comme il l'aime. Il l'a recraché et il a éructé en tremblant:

Trop chaud! Trop chaud! Tu veux me tuer?

Et puis l'air de rien, comme par hasard, il renverse la tasse avec son coude. Il veut me faire croire que c'est à cause de sa maladie. Qu'elle fait trembler ses muscles. Mais tandis que j'essaie son foutoir, je les vois bien, ses yeux qui brillent de satisfaction. Ça fait longtemps que je n'utilise plus que de la vaisselle en plastique.

Amène-moi chez le médecin, il exige. J'ai mal.

On entre dans la salle d'attente bien remplie.

Bonjour, je lance à tout ce monde qui attend. Lui ne dit rien. Au fond à droite je vois deux chaises libres. Je lui donne le bras et je m'adapte à son pas hésitant, traînant. Une fois que je l'ai aidé à s'asseoir sur la chaise branlante, il reste là, à regarder dans le vide. Et tout à coup, ce bruit. Mon esprit refuse encore d'accepter. Ne veut pas l'entendre. Veut l'ignorer. Mais je sais ce que c'est. Ce bruit annonce mon humiliation prochaine. C'est un clapotis tout doux. Je me force à le regarder dans les yeux. Mais son regard est toujours perdu dans le vide, comme si rien ne le concernait, tandis qu'à ses pieds, il pissoit une large flaute jaune. Une infirmière amorphe me tend un chiffon peu ragoutant pour que je puisse nettoyer. Et je me retrouve une fois de plus à genoux devant lui. Trop c'est trop! Je brûle de colère rentrée. Tandis que dans cette salle d'attente du médecin, devant tous ces gens réunis, une nouvelle petite part de ma dignité s'évapore.

Pieds nus

J'étais une petite fille joyeuse. Malgré tout. Quand je repense à mon enfance, je me vois souvent, les tresses virevoltantes, à sautiller derrière nos vaches, dans les prés. Ou alors sur le long chemin de l'école, la petite main de ma sœur dans la mienne. A côté, nos frères et les autres enfants des fermes environnantes, avec toutes leurs âneries dans la tête. A l'époque les familles avaient beaucoup d'enfants. Nous, nous n'étions que six. Deux filles et quatre gars. Tous les jours on marchait une heure pour gravir la colline jusqu'à la petite école derrière la forêt. En hiver, quand on s'enfonçait dans la neige jusqu'au ventre, c'était encore plus long. En été et jusque très tard en automne, on y allait pieds nus. Nos plantes de pied étaient dures et râpeuses comme la ceinture de notre père. Combien de fois je l'ai sentie sur mon dos celle-là? Et mes frères surtout? Vous ne pensez qu'à faire des bêtises. Disait notre mère. Ce soir, quand le père reviendra de l'étable, je lui dirai. Sans ça vous n'apprendrez rien. En hiver, on portait de solides chaussures de cuir sombre. Le père prenait l'énorme marteau qu'il rangeait dans l'établi à côté de l'étable pour enfouir des clous noirs dans nos semelles en bois épais. C'était avec le manche de ce marteau qu'il tuait les gros lapins brun clair, d'un seul coup puissant sur la nuque. Parfois il les tuait aussi à mains nues. J'adore le rôti de lapin, aujourd'hui encore. (Et même si ça fait des jours que je ne suis plus nourrie que par un tuyau, je me souviens précisément de la douceur de la viande qui se défait dans ma bouche.) En revanche, qu'est-ce que j'ai pu détester mes chaussures toujours trop petites, que j'étais obligée de partager avec mes frères et ma sœur, et qui nous comprimaient les orteils jusqu'au sang, comme des pieds de poule grillés! Mais aucun hiver ne dure éternellement. Dieu merci!

Réfléchir

Il faut que je réfléchisse. Je veux comprendre pourquoi ma vie est telle qu'elle est. Et plus important encore: comprendre pourquoi je n'ai jamais été capable d'accepter simplement mon destin, comme tant d'autres femmes.

Extraits choisis et traduits par Camille Luscher.

biblio

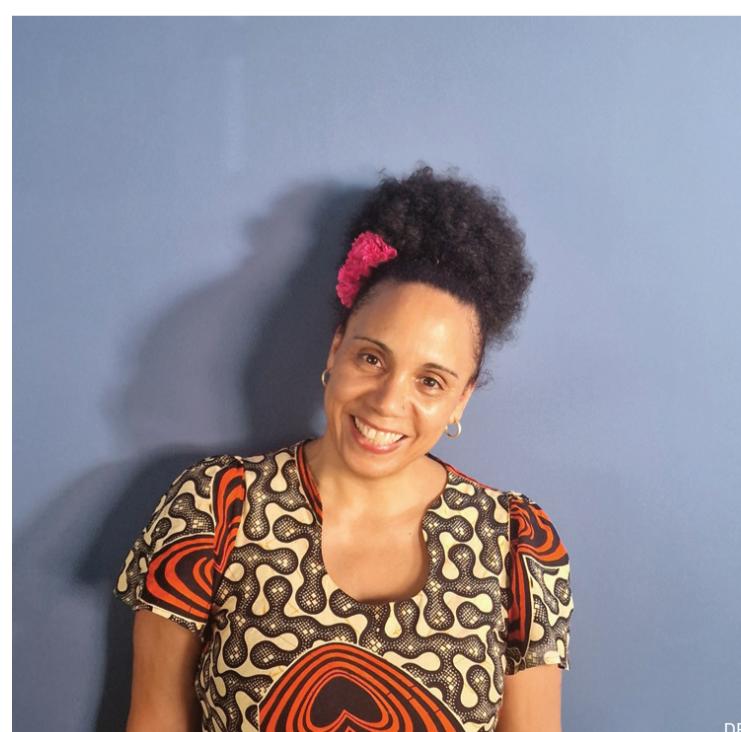
Grossmütter

TransitVerlag, Berlin, 2025.
Nominé pour le Prix suisse du livre qui sera remis le 16 novembre.

Von den fünf Schwestern, die auszogen, ihren Vater zu ermorden

Edition 8, Zurich, 2023.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inedits
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Oertli, de la Fondation C. F. Ramuz et de la Fondation Pittard de l'Andely.



bio

MELARA MVOGDOBO est née en 1972 à Lucerne. Après des études de pédagogie et la naissance de ses trois fils, elle a vécu plusieurs années en République dominicaine, au Cameroun puis à nouveau en Suisse, avant de s'installer en Andalousie avec sa famille. Elle a travaillé comme enseignante dans la formation d'adultes et la gestion des traumatismes auprès des adolescents, organisant des ateliers sur l'art textile et la cuisine des Caraïbes. Dans son deuxième roman, elle fait parler deux grands-mères en alternance, pour évoquer les espoirs et les rêves de leur enfance – l'une au Cameroun entourée de sœurs, l'autre au sein d'une famille paysanne suisse –, avant la désillusion de leurs destins marqués par la domination et la violence masculines. Avec l'aide de leur petite-fille, que l'on devine entre les lignes, elles finiront par se libérer de la colère accumulée au fil de ces années de souffrance et de soumission.

CAMILLE LUSCHER est traductrice littéraire et médiateuse culturelle. Elle a traduit Annette Hug, Eleonore Frey, Arno Camenisch. Elle travaille pour le Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) et dirige la collection Domaine allemand des éditions Zoé. Elle évoque sa traduction dans un texte à lire sur notre site. [CO](http://www.lecourrier.ch)